De la poésie couturière: la collection automne-hiver d'Yves Saint Laurent

Émilien Sermier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/2462>
DOI : 10.4000/edl.2462
ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2020
Pagination : 231-236
ISBN : 978-2-940331-73-4
ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Émilien Sermier, « De la poésie couturière: la collection automne-hiver d'Yves Saint Laurent », *Études de lettres* [En ligne], 312 | 2020, mis en ligne le 24 mars 2020, consulté le 17 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/2462> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.2462>

DE LA POÉSIE COUTURIÈRE :
LA COLLECTION AUTOMNE-HIVER
D'YVES SAINT LAURENT

Le 30 juillet 1980, au salon impérial de l'hôtel Inter-Continental, à Paris, Yves Saint Laurent présente sa nouvelle collection haute couture pour l'automne-hiver. Elle s'intitule : « Shakespeare et les poètes ». Pour la première fois, après avoir rendu plusieurs hommages aux peintres depuis sa fameuse robe Mondrian de 1965, le couturier met à l'honneur des écrivains. Il y a bien sûr Shakespeare : une blouse évoque la chemise de Hamlet, tandis qu'une robe rouge renvoie à celle de Lady Macbeth. Mais il y a aussi et surtout trois poètes modernes, célébrés par des robes ornées de textes calligraphiés : l'une arbore une formule d'Apollinaire (« Tout terriblement », issu d'un calligramme de 1917) (fig. 1), une autre déploie un vers de Jean Cocteau (« Soleil je suis noir dedans et rose dehors / La métamorphose », issu du poème « Batterie » de 1920) (fig. 2), alors que la troisième évoque « Les yeux d'Elsa », le recueil de Louis Aragon paru en 1942 (fig. 3).

Les écrivains de la modernité ont beaucoup parlé de mode, depuis Baudelaire au moins. Or voici que la mode s'empare cette fois d'eux et de leurs textes. Retournement de situation symbolique ? L'heure, en effet, semble être à la « poésie couturière ». Telle est la formule de Paul Morand qui, en 1976 dans *L'allure de Chanel*, déplore que l'on inscrive « de l'Éluard sur les foulards, et de l'Aragon imprimé à pleins mouchoirs »¹. Perte de prestige pour la Littérature, réduite à des produits dérivés commerciaux ? Ou faut-il y voir plutôt le signe de ce

1. P. Morand, *L'allure de Chanel*, p. 162.

Fig. 1 — Ensemble Apollinaire. Collection haute couture automne-hiver 1980. Photographie d'Alexandre Guirking. © Musée Yves Saint Laurent Paris / Alexandre Guirking (2008)

« désenchantement postmoderne d'une culture qui se veut tactique, nostalgique, citationnelle, plutôt que créative proprement dite »², selon les termes désabusés de François Cusset se référant aux robes du couturier Jean-Charles de Castelbajac – lequel, dès 1979, fait usage d'« imprimés » de livres de Nerval ou de Barbey d'Aurevilly ? On relèvera, en tout cas, que les couturiers exportent alors volontiers des mots dans la couture en recyclant des œuvres du canon littéraire, à l'occasion de défilés mondains et très médiatisés. Si dès les années 1920 Sonia Delaunay pouvait déjà imaginer des « robes-poèmes », elle y intégrait en revanche des textes qui lui étaient contemporains (Tzara, Cendrars, etc.) dans un geste avant-gardiste.

Les contextes de production et de

réception ne sont donc plus les mêmes vers 1980 ; cela n'empêche pas, on va le voir, la haute couture postmoderne de proposer une circulation inventive du répertoire littéraire.

Repardons d'Yves Saint Laurent. Nul doute qu'avec la luxueuse collection « Shakespeare et les poètes », le temps est à l'hommage. En se référant à Apollinaire, Aragon et Cocteau, le couturier célèbre trois fleurons français de la modernité poétique, tout en contribuant à les canoniser. Car autant ces poètes ont pu représenter l'avant-garde de leur temps, autant ils rejoignent alors symboliquement le panthéon des écrivains dits « classiques » aux côtés de Shakespeare. Sont-ils d'ailleurs encore perçus comme des « contemporains » ? Cocteau est mort en 1963 ; Aragon disparaîtra en 1982. Au même moment, des expositions honorent plus largement l'époque moderniste au Centre Pompidou : à la fin de l'année

2. F. Cusset, *La décennie*, p. 312.

Fig. 2 — Ensemble Jean Cocteau. Collection haute couture automne-hiver 1980. Photographie d'Alexandre Guirkingner. © Musée Yves Saint Laurent Paris / Alexandre Guirkingner (2008)

Fig. 3 — Ensemble Aragon. Collection haute couture automne-hiver 1980. Photographie d'Alexandre Guirkingner © Musée Yves Saint Laurent Paris / Alexandre Guirkingner (2008)

1979, une grande rétrospective « Paris-Moscou 1900-1930 » retrace l'époque des Ballets russes, tandis qu'une exposition « Apollinaire et les cubistes » a lieu à l'automne 1980. Définitivement : au tournant de la nouvelle décennie, on fête l'âge moderniste pour mieux le commémorer, le muséifier – et peut-être le clôturer.

Reste que la collection d'Yves Saint Laurent, loin de se réduire à un simple hommage, se veut revivifiante. Si Saint Laurent recycle des poèmes modernes, c'est moins pour en illustrer la lettre (comme Castelbajac) que pour en prolonger l'esprit. Il ne s'agit pas tant de citer des textes que de redéployer et de réinventer des univers poétiques hors du livre. Le couturier, de fait, « habille » les vers et « brode » sur les images. La veste bleu nuit aux motifs constellés, en hommage à Aragon, reprend par exemple les thèmes du poème éponyme des « Yeux d'Elsa » : elle rappelle ces « yeux et leurs secrets gémeaux », leur « iris troué de noir plus bleu d'être endeuillé », et le regard d'un poète « pris au filet des étoiles

filantes». De même : la robe en l'honneur d'Apollinaire expose un texte brodé en couleur or sur un velours noir et violet, comme en écho au poète des *Calligrammes* chantant la « nuit violente et violette et sombre et pleine d'or par moments »³. Quant à la veste Cocteau, elle ajoute un degré supplémentaire au sens du poème cité : elle redouble la tension entre le paraître (« rose dehors ») et l'être (« noir dedans ») en figurant une écriture sombre sur un habit de satin rose ouvertement flamboyant.

Si chaque veste apparaît aux couleurs du poète, toutes font cependant aussi l'objet d'une lecture personnelle – incarnée et matérialisée. Car non seulement elles affichent des vers graphiquement « réécrits » par Yves Saint Laurent, mais elles mettent toutes trois en relief une tension entre l'ombre et la lumière, le grave et le fabuleux, à travers le motif de la constellation : nul doute que ces thèmes renvoient, en creux, aux préoccupations du créateur. Rappelons qu'au début des années quatre-vingt, Saint Laurent se retire dans ses châteaux pour mieux contempler le film-catastrophe du monde⁴ : il rachète avec Pierre Bergé le Jardin Majorelle, en 1980, au Maroc. Faut-il alors penser que dans un climat européen perçu comme moribond, et en réaction peut-être à des esthétiques désenchantées qui lui sont contemporaines, le couturier chercherait à régénérer les pouvoirs d'une poésie lyrique capable de faire rayonner la beauté au cœur de l'obscurité ? Et à réactualiser ainsi la foi d'Apollinaire en une poésie toute-puissante : « C'est l'heure d'être sensible à la poésie car elle domine / tout terriblement » ? Du moins : l'unique saison en littérature de Saint Laurent, dans la veine de Schiaparelli plus que de Chanel, fait le choix de « l'ornement », de « l'opposition de couleurs », de « l'extravagance » – de toute cette esthétique bariolée que Morand qualifiait (fût-ce pour en condamner le clinquant) de « poétique ».

Au-delà du glamour littéraire, cette collection de Saint Laurent cherche donc à rediffuser la faculté d'émerveillement de vers issus de la première moitié du siècle, sur un mode original et à vrai dire resté assez unique. Promouvant sur le podium du salon de l'Inter-Continental une poésie à lire mais aussi à voir et à porter, le couturier spectaculise celle-ci en procédant à son extension à la fois médiatique et matérielle. Ainsi Yves Saint Laurent contribue-t-il aux nouveaux déploiements du domaine poétique : son défilé élargit l'espace public de plus en plus

3. G. Apollinaire, « Désir », in *Calligrammes, Œuvres poétiques*, p. 264.

4. L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, p. 304.

important, en cette fin du XX^e siècle, d'une poésie « exposée », ou « délivrée »⁵, et plus que jamais épanouie sur tous les supports.

Émilien SERMIER

Section de français, Faculté des lettres, Université de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- APOLLINAIRE, Guillaume, *Calligrammes, Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, 1956 (Bibliothèque de la Pléiade).
- BENAÏM, Laurence, *Yves Saint Laurent*, Paris, Grasset, 1993.
- COHEN, Nadja, REVERSEAU, Anne, « Un je-ne-sais-quoi de poétique : questions d'usage », *Fabula-LhT*, 18 (2017), en ligne <<https://www.fabula.org/lht/18/cohen-amp-reverseau.html>>.
- CUSSET, François, *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2006.
- HIRSCHI, Stéphane, LEGOY, Corinne, LINARÈS, Serge, SAEMMER, Alexandra, VAILLANT, Alain (éds), *La Poésie délivrée*, Paris, Presses Universitaires de Nanterre, 2017.
- MORAND, Paul, *L'allure de Chanel*, Paris, Gallimard, Folio, 2009 (1976).
- ROSENTHAL, Olivia, RUFFEL, Lionel (éds), *La littérature exposée. Les écritures contemporaines hors du livre*, *Littérature*, n° 160, 2010.

5. Voir S. Hirschi, C. Legoy, S. Linarès, A. Saemmer, A. Vaillant (éds), *La Poésie délivrée* et O. Rosenthal, L. Ruffel (éds), *La littérature exposée*.